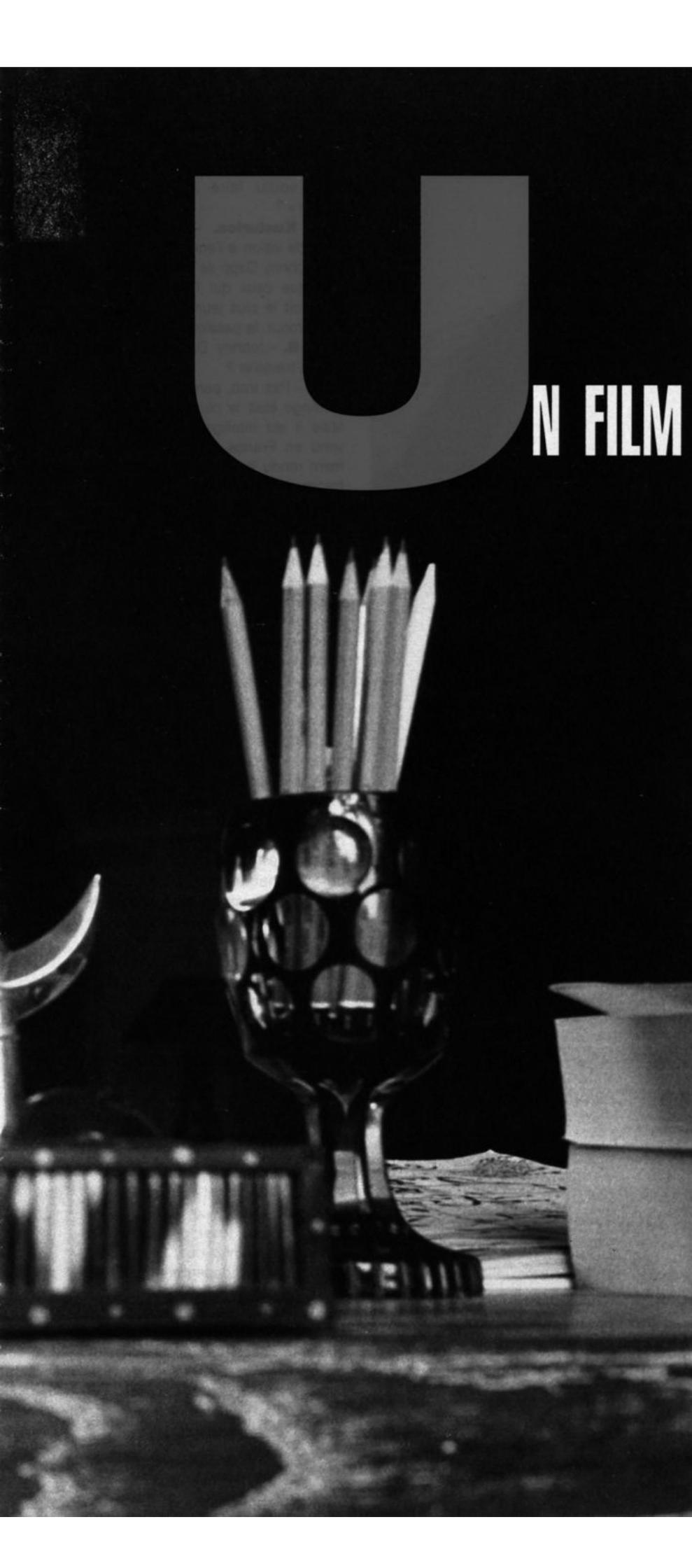


CINEMA



A vingt-huit ans, Johnny Depp se débarrasse avec « Arizona Dream » des derniers lambeaux d'une image de jeune premier acquise dans « 21 Jump Street » en 1986. Portrait extrait de « Photographies » de François-Marie Banier (éditions Denoël).



# UN FILM COMME UN REVE

PAR FRANÇOIS-MARIE BANIER

« Arizona Dream » est notre coup de foudre de ce début d'année. Un jeune acteur, **Johnny Depp**, irrésistible de charme, y explose littéralement. Un rôle éblouissant aussi pour **Faye Dunaway**, toujours troublante. Et **Emir Kusturica** qui, après la Palme d'or de « Papa est en voyage d'affaires » et « le Temps des gitans », s'affirme comme le réinventeur du rêve au cinéma. François-Marie Banier a ouvert pour nous son livre d'images et a rencontré le magicien de Sarajevo.

PHOTO FRANÇOIS-MARIE BANIER



Emir Kusturica, cinéaste bosnien exilé en Normandie, est le poète d'un nouveau genre mêlant drame social, symboles et émotion. « Arizona Dream » est autant une satire du rêve américain qu'une fantastique incitation à le rêver.

**François-Marie Banier.** – Qu'avez-vous voulu faire avec « Arizona Dream » ?

**Emir Kusturica.** – Atteindre une sorte de vision à l'envers de la maturité. Johnny Depp se trouve être plus mûr que ceux qui l'entourent, bien qu'il soit le plus jeune. C'est un film sur l'amour, la passion.

**F.-M. B.** – Johnny Depp est-il facile à faire travailler ?

**E. K.** – Pas trop, parce que son personnage était le plus passif du film. Mais il est intelligent. Quand il est venu en France, il s'est immédiatement rendu à Montparnasse sur les traces de Hemingway. On a été surpris par sa faculté de comprendre l'esprit de Paris. Il est à demi indien, à demi allemand. Je ne vais pas faire de commentaires raciaux mais il y a des choses qu'on hérite de ses ancêtres. Johnny possède à la fois le meilleur mélange de tradition américaine et une sensibilité très riche.

**F.-M. B.** – Et Faye Dunaway ?

**E. K.** – Elle se trouve à l'âge des doutes. Mais elle m'a fait confiance. Elle s'est donnée à fond dans le projet. Tous les niveaux de sa personnalité ont pu s'exprimer dans les meilleures conditions.

**F.-M. B.** – Vous posez le problème fascinant de la séduction des femmes qui ont passé la quarantaine.

**E. K.** – C'est une chose en amour qui me hante depuis longtemps. Mais, comme vous l'avez vu dans le film, les sentiments du héros ne durent pas très longtemps parce qu'il comprend vite que cette femme (Faye Dunaway) est suicidaire et qu'elle l'entraîne dans sa dépression.

**F.-M. B.** – Pourquoi cette obsession du suicide ?

**E. K.** – Tous mes films contiennent un personnage aux tendances suicidaires. En fait, une partie de moi est fascinée par le suicide tandis que l'autre se rebelle contre cette idée. Ces tendances opposées me laissent un large espace intermédiaire.

**F.-M. B.** – Comment arrivez-vous à obtenir de vos acteurs tant de nuances, à les faire jouer comme on n'a jamais vu personne jouer ?

**E. K.** – Beaucoup pensent que j'improvise. En fait, je suis très préparé quand j'arrive sur le tournage. Je sais que les acteurs vont apporter quelque chose de neuf et de très personnel qu'il me faudra intégrer dans le plan général. Je crois à ma relation vivante avec le matériau que je travaille, comme un peintre.



**F.-M. B.** – En vous, le Fellini de « la Strada » cohabiterait avec celui de « Juliette des esprits ». Comment parvenez-vous à concilier ces deux mondes aussi différents : celui du rêve et celui des vrais sentiments qui font pleurer et rire ?

**E. K.** – J'essaie de faire des films très réalistes dans lesquels j'élève la réalité au-dessus d'elle-même, jusqu'à ce qu'elle acquière la qualité des rêves, de sorte que le spectateur perde la notion d'une différence entre ces deux états. Et puis, quand vous montez votre film d'une certaine façon, quand vous obtenez des acteurs de jouer d'une certaine façon, vous arrivez à transformer l'apparence de la réalité.

**F.-M. B.** – Vous avez aussi une tendance au symbolisme. Que signifie dans votre film ce poisson qui vole à travers la ville ?

**E. K.** – Il représente l'homme. L'homme qui croit qu'il sait tout mais qui ne sait rien. Nous nous connaissons depuis si longtemps et nous ne savons presque rien. Ce qu'il y a de plus actif en nous, c'est l'inconscient. Je me souviens parfaitement d'une sensation très particulière, un dimanche après-midi de mon adolescence. Je regardais dans la rue et je me suis senti comme un poisson dérivant

entre les immeubles. Je pense que nos esprits sont comme des poissons, de gros poissons errant dans les courants du subconscient.

**F.-M. B.** – Ce poisson a les deux yeux du même côté de la face.

**E. K.** – C'est le flétan. Il naît avec un œil dessus et un œil dessous qui rejoint le premier en vieillissant. Il perd alors le regard direct de l'enfance. Je pense qu'il en est de même pour les êtres humains.

**F.-M. B.** – Que fut votre vie d'enfant à Sarajevo ?

**E. K.** – Je suis né dans la petite bourgeoisie. La vie dans les quartiers très mélangés de la périphérie de Sarajevo a fait que j'étais très sensible au sort des plus pauvres. Mon père était journaliste. Pour lui, le communisme restait symbole d'espoir. Nous discutons beaucoup de politique. En même temps, mes copains étaient des gens de la rue. Des gens qui venaient du mauvais côté de la barrière. Il y a une différence entre ceux qui violent la loi pour des raisons psychologiques et ceux qui n'avaient pas d'autre moyen que leur couteau pour défendre leur vie. Certains sont dans l'armée bosniaque. La plupart étaient des criminels et sont déjà morts. Je vivais dans un milieu mi-délinquant, mi-intellectuel.

**F.-M. B.** – Gardez-vous de bons souvenirs de l'école de cinéma de Prague où vous êtes allé ?

**E. K.** – C'était sans doute l'école la plus professionnelle du monde. Après quatre ans d'études, on devait passer un vrai test professionnel : faire deux films en 35 mm, deux en 60 mm qui étaient projetés devant le public pragois. En Yougoslavie, un film doit provoquer l'émotion. Cela m'a semblé difficile au départ mais, ensuite, j'ai compris qu'il fallait faire des films qui agissent non pas au niveau de la pensée consciente mais qui jouent avec le rythme cardiaque.

**F.-M. B.** – Pensez-vous que les Français sont les seuls producteurs possibles avec le genre de cinéma que vous faites ?

**E. K.** – La France est le seul endroit au monde où les gens ont encore des illusions artistiques. Heureusement, je vis déjà en France. J'y vis avec ma mère, ma femme et mes enfants.

**F.-M. B.** – Est-il vrai que vous projetez de faire « Crime et châtiment » avec Johnny Depp et Isabelle Adjani ?

**E. K.** – C'est une de mes actrices préférées. Je crois que je n'aurai aucun problème à la faire entrer dans le film si elle le désire.

Dans « Arizona Dream », Faye Dunaway trouve un de ses plus beaux rôles, celui d'une femme de quarante-cinq ans amoureuse foldingue d'un trop jeune homme.